Ami du Clergé du 19 janvier 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XIV. *6e Dimanche après l'Epiphanie :* La Sainte Eglise, 33. — XV. *Septuagésime :* Les bals, 35.
Courtes instructions sur la Morale. — III. Leur danger et le remède, 37.
Pour la fête de S. Vincent. — II. Le triomphe de la foi, de l'espérance et de la charité, 39.
Pour la fête de S. François de Sales. — II. Son zèle pour le salut des âmes, 41.
Pour la Purification. — Les leçons du mystère de ce jour, 43.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LVIII. L'Epître aux Galates, 44. — LIX. L'Epître aux Ephésiens, 46.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XIV

6e Dimanche après l'Epiphanie

LA SAINTE ÉGLISE

Mes frères,

Pourquoi le royaume des cieux est-il comparé à la plus petite des semences ? Et qu'entend-on ici par royaume des cieux ? S. Grégoire le Grand nous dit que par royaume des cieux, il faut entendre ici l'Eglise fondée par Jésus-Christ dans le monde et qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles ; et on la compare à un petit grain de sénevé devenant un grand arbre, pour signifier les humbles commencements et l'accroissement de cette Eglise.

Les humbles commencements de l'Eglise naissante nous font voir la main de Dieu qui l'a établie ; le progrès de l'Eglise dans tous les temps nous montre que c'est aussi la main de Dieu qui l'a protégée. Deux réflexions, m. f., dont je veux entretenir votre piété. C'est un sujet dans lequel nous verrons les caractères divins qui prouvent que l'Eglise notre mère est la véritable épouse de Jésus-Christ, qu'elle a été fondée par lui, que c'est lui qui l'a toujours défendue, qui la défend encore et qui saura bien la défendre jusqu'à la fin du monde.

I. — *Dieu a présidé à la naissance de l'Eglise*

La difficulté de l'œuvre, la faiblesse des moyens font voir combien, humainement parlant, les commencements de l'Eglise furent humbles, pauvres, et combien la main de Dieu y apparut puissamment.

Jésus-Christ vient au monde : il se propose et il annonce le projet le plus grand et le plus étrange. En effet, l'idolâtrie règne en maîtresse par toute la terre ; les passions les plus honteuses, les vices les plus abominables sont autorisés par le culte superstitieux rendu aux faux dieux. Et Jésus-Christ déclare qu'il est venu pour renverser toutes les idoles et abattre tous leurs temples ; que sa venue n'a d'autre but que de confondre la science des philosophes, l'orgueil des grands, les erreurs de tous ; en un mot, qu'il est descendu sur la terre pour abolir les superstitions, réformer les mœurs, plier l'esprit de tous les peuples à une nouvelle croyance et les réunir tous sous une même loi. En formant ce projet, il n'ignore pas qu'il n'y a rien de plus difficile que de changer une religion, alors surtout qu'elle est enracinée depuis des siècles et que, loin de s'y opposer, elle autorise les plus viles passions. Il sait tout cela, et cependant la vue de tant d'obstacles ne l'arrête en rien dans son dessein.

Il faut convenir alors que de deux choses l'une : ou bien la réussite est impossible, ou bien celui qui la promet possède entre ses mains des moyens extraordinaires, puissants, et dont il a droit d'espérer un succès infaillible.

Oui, m. f., c'est vrai : les moyens, il les possède ; mais qu'ils sont différents de ceux que la sagesse humaine aurait cru devoir employer ! Les moyens les plus faibles, ceux qui semblaient les plus contraires pour arriver à son but, furent ceux que choisit Jésus-Christ. Né dans un coin de la Judée, sous le toit d'une pauvre étable, d'une mère pauvre, regardé comme le fils d'un ouvrier, demeurant jusqu'à 30 ans dans une humble boutique, il sort de cette vie cachée pour commencer la grande œuvre de la réforme du monde. Pour l'aider dans cette difficile entreprise, il appelle douze hommes du peuple, sans crédit, sans instruction, de pauvres pêcheurs ; il leur fait comprendre qu'en le suivant ils ne cesseront pas d'être pauvres, mais qu'au contraire, pour être ses disciples, ils devront renoncer jusqu'au désir de tout bien terrestre. Loin de les allécher par des promesses mondaines, il leur explique clairement qu'ils ne pourront s'attendre à rien autre chose qu'aux persécutions, aux chaînes, aux tourments, à la mort. Sont-ce là des promesses bien séduisantes ? Et cependant ces hommes s'attachent à lui, et lui demeurent fidèles jusqu'à la mort... Je me trompe : l'un d'entre eux le trahit, le livre à ses ennemis qui le font mourir sur une croix.

Oui, Jésus meurt ! Une œuvre née depuis trois ans à peine, si peu solidement assise, devait naturellement périr à la mort de son auteur. Jésus meurt ! Et de quelle mort ? De la mort d'un perturbateur, d'un scélérat. Et puis, on l'ensevelit. Ne dirait-on pas que son grand projet est enseveli avec lui? Ainsi devait le penser la sagesse humaine, ainsi s'en flattaient ses adversaires. Eh bien ! non : le grain de sénevé enseveli sous terre poindra bientôt pour s'élever ensuite comme un arbre magnifique. Les douze pêcheurs, revêtus de la vertu qui vient d'En-haut et d'une force invisible, élèvent la voix sur les places de Jérusalem, dans toutes les contrées de la Judée et de la Samarie, se dispersent dans toutes les parties de l'univers, prêchent Jésus crucifié et ressuscité, confirment par des miracles la vérité de sa résurrection, la divinité de sa personne, la pureté de sa doctrine ; et voilà la face du monde complètement changée. La lumière de l'Evangile a ouvert les yeux aux nations assises dans les ténèbres. Les superstitions païennes disparaissent, comme on voit les ombres de la nuit s'enfuir au lever du soleil ; les idoles sont renversées et brisées, leurs temples abattus, les vices bannis, les mœurs réformées. On reconnaît que la religion chrétienne est la seule véritable, on adore son divin Fondateur, on embrasse sa doctrine, on exalte sa croix qui du lieu des supplices monte et s'en vient orner la couronne des rois et le front des empereurs.

Et maintenant je vous le demande : qui donc a ainsi transformé l'esprit humain ? qui donc l'a fait s'incliner devant des dogmes jusqu'alors inconnus et qui semblaient révolter la raison humaine? Qui donc a changé le cœur de l'homme, corrompu par les passions les plus honteuses? qui donc lui a fait embrasser une religion aussi sévère, une religion qui demande une si grande pureté dans les actions, dans les affections, dans les pensées, une religion qui défend tel regard parce qu'il est moins pur, tel désir parce qu'il est moins juste ? C'est la main de Dieu, m. f., qui, en choisissant ses apôtres, a voulu se servir des moyens les plus faibles, les moins propres à son œuvre, mais qu'il a rendus, par la toute-puissance de sa grâce, forts et capables d'établir, de propager sa foi et de la sceller par le témoignage de leur propre sang. C'est la main de Dieu qui, par de tels moyens, a voulu imprimer au front de son Eglise tous les caractères les plus lumineux de la **vérité**.

Et voici que, né d'une si petite semence, l'arbre de l'Eglise a étendu ses rameaux d'une extrémité du monde à l'autre. Et sur ces rameaux, combien de païens, combien de Juifs sont venus se reposer ! Combien de héros de la foi y ont fixé leur demeure! de combien de fleurs rougies de leur sang les martyrs ont embelli cet arbre insigne ! de combien de fleurs aussi brillantes que délicates les vierges l'ont orné ! de combien de fruits précieux ses illustres docteurs, ses pieux confesseurs, ses saints pontifes ne l'ont-ils pas enrichi !

II. — *Dieu protège l'Eglise dans ses progrès*

Il est vrai qu'en tout temps cet arbre a été agité, ébranlé par les persécutions, les schismes, les hérésies, comme par autant de tempêtes ; mais le Dieu qui a établi l'Eglise, le Dieu à qui obéissent et la mer et les vents et les tempêtes, tient toujours sa main étendue pour la défendre, en sorte que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Bien plus, ce Dieu, jaloux de l'honneur de son Epouse, a toujours fait sentir d'une manière éclatante les coups terribles de sa justice à quiconque tenta de l'outrager. Ouvrez l'histoire, et vous y trouverez l'exaltation de l'Eglise dans l'humiliation de ses ennemis les plus puissants, les empereurs païens. Et ici, il est bien juste que nous rappelions, à la gloire de notre Mère, quelques-uns des châtiments infligés à ses persécuteurs.

Néron dont le nom est synonyme de la plus monstrueuse cruauté, Néron, le premier et peut-être le pire des persécuteurs de la foi du Christ, ne tarde pas à être en butte à la haine du Sénat, du peuple romain, du monde entier ; et, traqué comme un fauve, il en est réduit à s'enfuir déguisé; enfin, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ceux qui le poursuivent, il se donne lui-même la mort. Il lui était difficile vraiment de trouver un plus digne bourreau.

Domitien lui aussi, cet autre persécuteur, est en exécration auprès du monde tout entier ; et à peine est-il précipité de son trône où il vient d'être égorgé, que le Sénat fait jeter à terre ses statues, effacer toute inscription qui rappelle sa mémoire ; puis on abandonne son cadavre aux mains d'esclaves qui l'enfouissent avec autant de mépris que s'il se fût agi du plus vil gladiateur.

Maximin rend les chrétiens responsables des tempêtes, des tremblements de terre, et de toutes les calamités qui fondent sur l'empire ; et, pour cette mauvaise raison, il en fait martyriser un grand nombre. Mais, à leur tour, ses soldats le massacrent, lui et son fils, leurs deux têtes sont plantées au bout d'une pique, et leurs corps jetés en pâture aux bêtes féroces.

Dèce s'enflamme de colère et sévit contre la religion chrétienne, parce qu'il la voit d'autant plus répandue qu'elle est plus opprimée ; et voici que, dans une bataille contre les Goths, son cheval s'enfonçant dans les boues d'un marais, il y reste lui-même englouti, sans qu'il soit possible de retrouver son cadavre.

Valérien favorise autant le culte des faux dieux qu'il déteste celui du Christ. Mais après trois ans d'une cruelle persécution, il est vaincu dans une guerre et fait prisonnier par Sapor, roi des Perses, qui, afin de l'humilier plus profondément, s'en sert comme d'un marchepied vivant chaque fois qu'il veut monter à cheval.

Aurélien a répandu à torrents le sang des fidèles; mais il est massacré lui-même par ses amis, et son sang rougit le pavé des rues.

L'impie Maximien Hercule est enfermé et assiégé dans Marseille et se pend de désespoir.

Que dire enfin de Julien l'Apostat ? Ce restaurateur impie du paganisme, ce protecteur des Juifs qu'il pousse à la reconstruction de Jérusalem afin de rendre vaine et menteuse la prophétie de Jésus-Christ, annonce qu'il va enfin détruire de fond en comble la Sainte Eglise de Dieu. Mais voici que dans la guerre qu'il a déclarée aux Perses, en 363, une flèche décochée au hasard vient lui traverser la poitrine. Prenant alors une poignée de son propre sang, il le jette vers le ciel, confessant qu'il est vaincu par le Christ que, par dérision, il appelle encore, en mourant, le Galiléen : *Galilæe, vicisti !*

Ils furent donc toujours vains les efforts de la puissance humaine contre l'œuvre du Seigneur. Ainsi ont péri, ainsi périront les ennemis de la religion et de l'Eglise, semblables à la fumée qu'emporte le vent; mais l'Eglise, elle, ne périra jamais, la stabilité lui ayant été solennellement promise par son divin Chef qui est la vérité infaillible. La religion chrétienne d'ailleurs porte sur son front des caractères si manifestes et si éclatants de la protection du Très-Haut qu'il faut être aveugle pour ne pas en être frappé.

Car enfin, si cet édifice avait été bâti sur le sable, c'est-à-dire s'il n'avait eu pour fondement que des opinions humaines, comment aurait-il donc pu tenir aussi ferme et résister au choc de tant de tempêtes qui l'ont assailli de tous côtés, avec cette violence dont sont seules capables la haine, la jalousie, la colère et l'impiété ? « Si la religion, » disait autrefois avec beaucoup de raison le docteur juif Gamaliel aux chefs du Judaïsme réunis, « si la religion que prêchent ces pauvres pêcheurs est l'œuvre des hommes ou le fruit d'un cerveau en délire, ne vous en préoccupez pas : encore quelques jours et elle s'évanouira d'elle-même. Si, au contraire, elle est l'œuvre de Dieu, tous les obstacles que vous pourrez lui opposer ne serviront qu'à la propager. »

Ce fut ce qui arriva, et c'est ce qui arrivera jusqu'à la consommation des siècles. Les opinions des incrédules, les sophismes des athées, des déistes, des soi-disant philosophes et libres-penseurs, seront dans tous les temps, comme les flots écumants d'une mer orageuse qui viennent se briser impuissants au pied d'un roc inébranlable. Les vents et les tempêtes peu-

vent bien agiter un moment la barque de Pierre, mais ils n'ont pas le pouvoir de la submerger. Oui, Jésus dort quelquefois, ou plutôt il semble dormir; et pendant un temps l'impiété, se croyant victorieuse, menace son œuvre d'une destruction complète et définitive ; mais bientôt voici que le Maître se réveille, il fait un signe et les vents se taisent, et la tempête s'apaise, et le vaisseau de l'Eglise vogue en paix sur la mer domptée et humiliée.

Et ce prodige si éclatant, si manifeste, si étonnant, nos pères ne l'ont-ils pas vu au début du siècle dernier ? Rappelons-le pour la gloire de Dieu et de sa Sainte Eglise : après avoir été dépouillée de son pouvoir temporel, après avoir vu son Pilote prisonnier, après avoir essuyé des malheurs toujours renouvelés et toujours plus grands, alors que toute espérance humaine était perdue, ils l'ont vue, cette sainte Eglise, déposer ses vêtements de deuil et se revêtir des ornements de la joie et de l'allégresse. Et nous-mêmes, m. f., que voyons-nous depuis trente ans? Le même navrant spectacle : même spoliation, même persécution, mais plus hypocrite et plus habile sous le nom de neutralité ou de laïcisme. Rassurez-vous pourtant : ce que Dieu a fait déjà, il le fera encore.

* *

Puisons donc là de nouveaux motifs d'estime, d'attachement, de fidélité, d'obéissance et d'amour envers notre Mère la sainte Eglise, aujourd'hui Eglise militante exposée encore aux combats, mais toujours sûre de la victoire, demain Eglise triomphante au royaume éternel de son divin Epoux. Ainsi soit-il.

XV

Septuagésime

LES BALS

Mes frères,

Vous venez d'entendre S. Matthieu nous raconter, dans l'évangile de ce jour, qu'un père de famille sortit de grand matin pour aller chercher des ouvriers. Il fit la même chose à la 3e, puis à la 6e et à la 9e heure ; et ayant vu quelques hommes qui se tenaient là sans rien faire : « Pourquoi restez-vous ici tout le jour sans rien faire ? » leur dit-il. — « Seigneur, répondirent-ils, personne n'est venu demander nos services. » L'excuse était légitime.

Je m'arrête ici, m. f., pour poser, dans ces jours de divertissements et de dissipation, une interrogation un peu différente à un certain nombre de personnes qui se disent chrétiennes : « Pourquoi passez-vous toute la nuit dans des bals, dans des divertissements qui sont bien plus dangereux que l'oisiveté ? — Oh ! me répond-on avec étonnement, mais quel mal trouvez-vous dans les bals ? N'est-ce pas un délassement honnête et permis, autorisé par les coutumes anciennes et modernes, et que se permettent toutes sortes de personnes ? » M. f., c'est peut-être ainsi que vous l'entendez, vous. Eh bien ! laissez-moi vous dire que, pour ma part, je suis d'un avis tout opposé.

Alors, qui donc nous mettra d'accord, si vous tenez à votre opinion, et moi à la mienne ? Rien de plus simple. Je ne vous demande pas de me croire sur ma seule parole, mais vous me permettrez bien aussi de ne pas me contenter de votre seule affirmation. Voici donc ce que je vous propose : nous allons entamer une discussion amicale, une sorte de dialogue. J'exposerai d'abord les raisons qui vous semblent les plus fortes et qu'on a coutume d'invoquer en faveur du bal ; et puis, je vous donnerai les réponses. Si vos raisons parviennent à changer ma conviction, je ne vous inquiéterai plus à ce sujet. Au contraire, si vous restez convaincus par mes réponses, vous me donnerez raison, et ce sera justice, en vous éloignant du bal. Commençons donc cette pacifique controverse.

I. — *Le bal peut être un acte indifférent*

« Le bal, dites-vous, est, comme la promenade, une chose indifférente. Entre l'une et l'autre il n'y a qu'une différence : c'est que, dans la promenade, on se met en mouvement en plaçant toujours un pied devant l'autre, tandis que dans la danse les pieds se meuvent en mesure et avec art d'après le rythme, la cadence musicale. — En outre, ne voyons-nous pas le bal approuvé même dans les divines Ecritures ? Sur les bords de la mer Rouge, c'est Marie, sœur de Moïse, qui s'empare d'une lyre, se mêle à un chœur de jeunes filles, et danse en faisant des rondes, sans que ni son frère, ni aucun chef du peuple de Dieu ne songe à l'en réprimander. Et David, aussi puissant roi que grand prophète, David avec toute sa gravité royale n'a-t-il pas dansé, lui aussi, devant l'Arche d'alliance ? Vous voyez donc bien que le bal, étant une chose indifférente comme beaucoup d'autres, une chose dont bon nombre de personnes honnêtes et sages ont fait usage, ne peut être ni condamné, ni blâmé. »

Ecoutez maintenant ma réponse.

C'est la doctrine de S. Augustin et de tous les théologiens, qu'une action quelconque revêt la qualité de la fin vers laquelle on la dirige et de l'intention avec laquelle on la fait. Vous vous proposez un but louable et bon : votre action sera louable et bonne. Au contraire, la fin que vous vous proposez est coupable et mauvaise : votre action sera également coupable et mauvaise.

Ceci posé, la danse de la sœur de Moïse et d'Aaron fut un transport d'allégresse ayant pour but de louer et d'exalter la toute-puissance divine qui venait de sauver son peuple du glaive de Pharaon, submergé avec toute son armée dans les flots de la mer Rouge. Ce fut donc une danse religieuse, manifestation extérieure de la joie dont son cœur bondissait, fille de la reconnaissance, et par conséquent une action agréable à Dieu. Ce fut, en effet, au milieu de cette danse qu'elle entonna le cantique qu'avait composé son frère à la gloire du Seigneur : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est.* — Il faut en dire autant de la danse de David. A la vue de l'Arche du Seigneur, de cette Arche qui avait été si fatale aux Philistins et si favorable aux enfants d'Israël, à la vue de l'Arche faisant son entrée triomphale dans la ville royale de Jérusalem, aux joyeux éclats des trompettes lévitiques, le roi David, ne se possédant plus de joie, voulut, au milieu d'une pompe si solennelle, manifester son allégresse en exécutant un pas joyeux, et applaudir ainsi au triomphe de l'Arche et à la gloire de son Dieu.

Or, vous, — dites-le moi maintenant en toute sincérité, — quel est le but que vous vous proposez quand vous allez à un bal ? Interrogez sur ce point votre conscience, et peut-être n'oseriez-vous pas répéter tout haut les réponses qu'elle vous fera... Mais vous comprenez bien, m. f., qu'en m'adressant

à vous, je ne parle pas de vous : car celui qui fréquente l'église et vient entendre la parole de Dieu, comme vous le faites, celui-là n'a certainement pas des intentions basses et honteuses. Mais enfin, rendez-moi justice, et dites-moi si, pour la plupart des mondains, il n'en est pas ainsi, bien qu'ils ne veuillent pas l'avouer ? « Eh bien ! oui, il en est ainsi, me répond un auteur digne de foi et plein d'expérience, il en est certainement ainsi : enlevez du bal la volupté, séparez les hommes des femmes, les jeunes filles des jeunes gens, et il n'y aura plus ni danses, ni bals ! »

II. — *Le bal peut avoir parfois un but honnête*

Jusqu'ici, vous avouerez que la raison est de mon côté. « Oui, dites-vous, nous accordons que si c'est là la fin qu'on se propose en se rendant au bal, le bal devient alors un acte mauvais et condamnable. Mais si, comme cela arrive aux personnes polies et bien élevées, nous y allons dans un but honnête, et même très honnête, cet acte cessera par cela même d'être pour nous illicite et coupable. »

Ici, suivez-moi avec la même attention. Pour qu'une action soit permise, il ne suffit pas qu'elle soit de sa nature indifférente et dirigée vers une fin honnête ; il faut encore voir si quelque circonstance ne vient pas la rendre illicite et défendue.

Afin de bien me mettre à la portée de tous, permettez-moi d'imaginer un cas tout à fait hypothétique. Je suppose qu'en passant sur la place j'aperçoive l'un de vous se promenant sur le toit de cette église : je m'arrête alors terrifié, je le prie aussitôt de descendre, mais lui me répond tranquillement : « Est-ce que la promenade n'est pas une chose indifférente et permise ? — Oh ! sans doute, je vous l'accorde ; et même si c'est pour prendre l'air, pour votre santé, que vous vous promenez, votre but est excellent. Seulement, comme en marchant sur ce toit vous courez le danger de dégringoler sur la place et de vous casser les reins, une telle promenade n'est plus permise, elle vous est, au contraire, gravement défendue, et l'honnêteté de l'action et de la fin ne suffit plus pour la justifier. »

Dites-en autant du bal, m. f. Que votre intention soit indifférente en elle-même, ou qu'elle soit honnête autant que vous le voudrez : le danger est trop grand, le péril est trop proche, le scandale est trop certain, à cause de tout ce qu'on y rencontre, costumes peu décents, musique passionnée, transports de joie immodérés, poses plus ou moins lascives...

En voilà assez, m. f., je ne puis ni ne veux en dire davantage dans ce lieu sacré. Ils parleront pour moi ces saints Pères dont Dieu a enrichi son Eglise et qu'il nous a donnés pour Docteurs, c'est-à-dire pour lumières, pour guides et pour maîtres. Afin de ne pas être trop long, je n'en citerai que quelques-uns, et ils vous suffiront à vous faire comprendre combien sont grands les dangers que l'on court dans les bals. — D'abord S. Augustin : « Vous venez à l'église de Dieu, disait-il à son peuple, et alors là vous êtes chrétiens ; mais de retour dans vos maisons vous vous livrez au bal, et là vous devenez païens. Ce serait moins mal à vous de cultiver la terre un jour de fête que d'aller danser : *melius est arare quam saltare* [1]. » — Voulez-vous entendre S. Ephrem ? « Là où vous voyez un bal, dit-il, vous pouvez dire que c'est un lieu plein de dangers pour les hommes, un lieu de perdition pour les femmes, un lieu de tristesse pour les anges, un lieu de fête pour Satan [2]. »

Ah ! que ce langage des saints est différent de celui du monde !

III. — *L'opinion de S. François de Sales*

« Bien, me répondez-vous, vous avez cité les saints Pères; nous, nous vous citerons à notre tour un saint qui, lui aussi, par sa sainteté et par sa science, a mérité d'être élevé au rang des Docteurs de l'Eglise : celui-là, c'est le pieux évêque de Genève, S. François de Sales, qui, bien loin de condamner la danse, l'approuve au contraire et la permet. »

Je sais bien, m. f., que cette erreur court le monde, et que les partisans du bal l'invoquent souvent, bien qu'à faux. Mais ce que je sais bien aussi, et ce que je puis certifier pour la défense de ce grand saint, si cher à Dieu et aux hommes, c'est que sur cette question, il ne dit rien autre chose que ce que disent tous les théologiens, ni plus ni moins, à savoir, que le bal est permis lorsque, étant donné un cas où des circonstances l'imposent d'elles-mêmes, on ne peut s'y soustraire sans qu'il en résulte de graves inconvénients : comme serait, par exemple, le cas d'une femme que son mari obligerait de s'y rendre. Si celle-ci prévoit qu'un refus fera naître des ennuis dans la famille, amènera des troubles entre les amis, des froideurs dans l'amour mutuel des époux, dans ce cas elle peut accepter, elle peut obéir ; pourvu toutefois que le bal soit honnête, entre personnes honorables, et que le temps qu'on y consacre soit court. Voilà ce que disent les théologiens, voilà ce que dit S. François de Sales.

Mais il ne se contente pas de cela. Voici ses sentiments à l'égard du bal, sentiments que vous pourrez lire au 33e chapitre de la 3e partie de son *Introduction à la vie dévote* : « Je vous dis des danses comme les médecins disent des champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ils ; et je vous dis que les meilleurs bals ne sont guère bons... Les champignons, selon Pline, étant spongieux et poreux attirent aisément toute l'infection qui leur est autour; » de même ceux qui vont au bal absorbent le venin de l'impudicité par les yeux, en voyant des nudités scandaleuses ; par les oreilles, en entendant des paroles obscènes, des mots équivoques, des déclarations amoureuses ; par les mains, dans ces libertés maudites, dans ces étreintes prolongées que réclame telle figure de danse. — Quant à vous, Philothée, continue-t-il, si vous devez, pour quelqu'une des bonnes raisons que je vous ai données, vous rendre à un bal honnête et modeste, réfléchissez que dans cette nuit, à cette heure même où vous dansez, un grand nombre de religieux chantent les gloires de Dieu, ou sont absorbés dans de profondes méditations. Pensez que tant de pauvres malades, tant d'infirmes poussent des cris, des plaintes et des soupirs, soit dans leur maison, soit dans les hôpitaux. Pensez que des milliers de moribonds et d'agonisants sont sur le point de rendre le dernier soupir et de paraître devant leur Juge. Pensez qu'au nombre des âmes qui souffrent à cette heure même en enfer, beaucoup sont des victimes du bal. Pensez enfin qu'un jour la mort vous donnera un bal bien différent de celui où vous vous trouvez : elle vous prendra par la main, elle vous fera faire un grand pas de votre lit au tribunal

[1] *In psalm. 93.*

[2] *De ludis a christian. vitandis.*

de Dieu, et vous aurez alors pour violons les plaintes et les gémissements de vos parents.

Croyez-vous que le saint s'arrête là ? Non, écoutez-le encore : « On dit qu'après les champignons il faut boire du vin précieux. Et je dis qu'après les danses il faut user de quelques saintes et bonnes considérations, qui empêchent les dangereuses impressions que le vain plaisir qu'on a reçu pourrait donner à nos esprits. »

Eh bien ! m. f., viendrez-vous encore après cela me citer ce grand saint pour votre décharge, lui qui chaque année se retirait dans la solitude pour se livrer à des exercices spirituels, précisément dans ces temps du carnaval, afin de pleurer les folies des mondains et de demander pardon pour les si nombreuses offenses qui sont faites à Dieu durant ces jours, au milieu des divertissements malsains du bal ?

* *

Qu'en dites-vous, m. f. ? Etes-vous convaincus ?... Bien que la raison soit de mon côté, je consens encore à vous donner gain de cause, mais à la condition que vous me ferez la promesse que voici. Quand vous serez à l'article de la mort, que vous aurez à votre chevet un prêtre qui vous présentera à baiser le crucifix, promettez-moi de dire à ce moment, en regardant ce crucifix : « Seigneur, je meurs content, je meurs contente, parce que durant ma vie je me suis bien diverti dans les bals, et que je n'ai jamais laissé passer une seule occasion de me livrer à un si cher exercice. Je le répète donc, je meurs content, je meurs contente : et vous, ô Seigneur, recevez-moi dans vos bras ! »

Mais je m'aperçois que je vous scandalise, et votre air me dit que ce ne sont pas là des choses à suggérer, et que d'ailleurs on ne peut pas se moquer ainsi de Dieu, surtout à ce dernier moment toujours si redoutable. Or, m. f., si vous ne vous sentez pas le courage d'agir ainsi dans cette extrémité, si vous frémissez d'horreur à cette seule pensée, c'est donc un signe que vous ne reconnaissez pas dans le bal un bon passeport pour le pays de l'éternité ; c'est signe que vous êtes persuadés que le bal ne plaît pas à Dieu, qu'il ne pourra vous être d'aucune utilité à votre agonie, qu'il sera pour vous, au contraire, un sujet de remords et d'épouvante.

Oh ! pour l'amour de Dieu et de vos âmes, tenez-vous éloignés d'un si grand péril ! Par vos conseils et vos exemples, éloignez-en vos amis ; par votre autorité, éloignez-en ceux qui dépendent de vous.

M. f., si vous croyez avoir perdu la cause discutée entre nous, tant mieux ! Cette défaite vous sera plus avantageuse que la victoire : car en la mettant à profit vous aurez triomphé du démon et de ses pièges, du bal et de ses tristes conséquences, et un jour vous mériterez d'avoir part à cette éternelle allégresse dont les saints jouissent dans la gloire, et que je prie Dieu de vous accorder. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

III

LEUR DANGER ET LE REMÈDE

Mes frères,

Nous avons examiné rapidement plusieurs systèmes sur lesquels on voudrait construire la morale, dans lesquels on croit trouver le fondement du devoir : nous avons fait défiler devant nous la loi, l'opinion, l'instruction, la force, la conscience, la raison, la vérité, la solidarité, le plaisir, l'intérêt, la morale scientifique, l'honneur. Aucun de ces éléments n'a apporté une réponse solide et suffisante.

Il nous reste à voir où aboutissent ces divers systèmes, à connaître l'accueil que nous leur faisons, et le remède qu'il faut leur opposer.

I. — *Où aboutissent ces systèmes ?*

On se plaint amèrement et naïvement que les antiques vertus défaillent, qu'on manque de caractères et de volontés vaillantes, que rien ne demeure plus stable dans les vieilles habitudes morales léguées par nos pères, qu'on ne rencontre plus que des âmes chancelantes et prêtes à tomber.

Mais comment voulez-vous que les vertus actives, les vertus de devoir, de sacrifice, d'abnégation, de charité, fleurissent sur les débris du doute et de l'ignorance ? De quel droit, s'il n'y a rien, m'imposez-vous des devoirs ? Le devoir, selon vous, c'est mon plaisir, mon intérêt, mon besoin. Je cède au plus fort ; mais, en dehors de la violence, je ne permets à personne de mettre un joug d'autorité et de servitude sur ma vie. Là où il n'y a plus de doctrine, il n'y a plus de mœurs.

Vous aurez beau mettre des restrictions à ces fatales conséquences, vous retrancher derrière des mots pompeux pour pallier ces résultats : des principes posés les effets suivent tout seuls, des sources mises à jour l'eau coule d'elle-même. C'est la naturelle loi. Vous aurez beau développer vos grands principes : si votre doctrine est tout humaine, si vous n'avez rien pour l'appuyer, vous êtes voués à l'insuccès en face des méchants. Tout au plus ces grands principes produiraient-ils autour d'eux l'effet de la poignée de main qu'on donne en passant, n'enflammant rien, n'entraînant personne. C'est le sort de tant de moralistes ici-bas. Ecrivez sur les murs d'une école : « Soyez sages ! » et que le maître s'en aille : vous verrez si la sagesse règnera. Mettez des poteaux sur nos routes, des enseignes lumineuses dans les rues de nos cités avec les préceptes de la sagesse : vous jugerez du résultat. Inscrivez sur votre portefeuille : « Mis sous la protection du public », et dites-moi si vous pourrez dormir tranquille, s'il vous arrive de le perdre.

« Quand les esprits positifs, dit Jules Simon dans son livre *La religion naturelle*, en viennent à nier toute autre réalité que celle qu'ils trouvent au bout de leurs instruments, et quand ils donnent pour la vérité unique, universelle, le coin de vérité scientifique qu'ils explorent, chacun de leurs pas est marqué par un désordre moral. »

Nulle morale, en effet, n'est efficace en dehors de la notion d'une autorité surhumaine et de ses sanctions éternelles. J'en trouve l'aveu sous la plume d'un des grands maîtres du scepticisme contemporain, qui en dit plus long que toutes les démonstrations. M. Schérer écrivait, en 1884 : « Sachons voir les choses comme elles sont : la vraie morale a besoin de l'absolu, elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien, s'il n'est sublime... » Le même avait dit, au risque de contredire tout son scepticisme, que « le surnaturel était la sphère naturelle de l'âme. »

Un autre incroyant, le philosophe anglais positi-

viste Huxley, le plus acharné négateur du surnaturel, écrit mélancoliquement : « Je comprends qu'un regard d'espérance vers le ciel soit un encouragement à l'effort de la vertu. » — Quelques semaines avant sa mort, le philosophe Cousin disait : « Nous autres, philosophes, nous naviguons au hasard, sujets à l'égarement, exposés au naufrage. Vous, catholiques, vous avez la boussole, la carte du pays, les étoiles, le pilote et le port. » Tant il est vrai que, quand les pensées éternelles sont éteintes dans les âmes, tous les élans vers le bien sont énervés et toutes les barrières contre le mal sont impuissantes.

Racine écrivait à son fils : « Je me flatte que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous compreniez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. »

C'est l'évidence absolue. La morale comprend les devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. Si donc nous laissons les devoirs envers Dieu, nous ne sommes pas honnêtes. Il manque comme au feu la propriété de chauffer, à l'eau de rafraîchir, au pain de nourrir.

C'est la carence des morales dites indépendantes, morales qui cherchent en dehors de Dieu et souvent contre Dieu, des principes d'obligation, principes faux ou insuffisants.

II. — *Quel accueil faisons-nous à ces systèmes de morale fausse ou incomplète ?*

Nous croyons peut-être, m. f., que nous ne sommes pas infestés de ce virus qui sème la contagion chez l'individu, dans la famille et dans la société. Je ne crois pas m'aventurer en avançant que nous serions victimes d'une funeste erreur, si nous nous estimions totalement indemnes théoriquement et pratiquement.

1. *Théoriquement.* — Dans les conversations qui reflètent notre mentalité, il n'est pas rare de saisir des paroles comme celles-ci : « Il faut être de son temps, il faut vivre avec son temps », formules que nous appliquons volontiers à la morale. C'est le progrès, là comme ailleurs. C'est la mode, comme pour les chapeaux, les vêtements, les toilettes. C'est l'usage, comme si l'usage des choses mauvaises en justifiait l'emploi, comme si l'usage de l'esclavage et de l'anthropophagie en certains pays justifiait ces abominations. Ainsi on assimile les axiomes de la morale aux données des sciences inachevées que l'expérience retouche et perfectionne tous les jours par des approximations meilleures.

Les notions fondamentales de la morale sont contestées, discutées, démonétisées ; le devoir est regardé comme une convention sociale ou un legs tardif des vieux âges, qu'on accepte tant qu'il ne gêne pas l'action, la façon de vivre, comme une barrière qui cède quand on la pousse, comme une limite qui recule quand le « moi » veut s'élargir. On s'exerce dans l'art de nuancer la morale et de l'adapter aux milieux selon la loi de l'évolution, de la rendre perméable à toutes les influences de la littérature et de l'école.

Et les maximes pernicieuses : « Il faut que jeunesse se passe », « Il faut que la jeunesse jette ses gourmes », « Il faut être large, il faut être à la page », prennent l'allure de principes.

« Il faut que jeunesse se passe », oui, mais il y a deux façons de la passer : la bonne manière, dans la dignité, la fierté, l'honneur, la vertu ; — la mauvaise, dans la bassesse, l'inutilité, la flétrissure, la ruine morale et physique.

« Il faut être large » : pour le pardon des fautes, oui ; pour les atteintes aux principes, non.

Nous ne voyons donc pas les transformations profondes qui s'opèrent dans la société. Seuls, les gros faits, les gros crimes, les événements sensationnels retiennent notre attention ; mais l'influence occulte, pénétrante, continue, qui s'exerce par la presse, par certain enseignement, par les modifications de l'esprit public qui regarde la morale comme une question d'histoire, qui étudie les conceptions du bien et du mal comme des questions d'espace et de temps, nous échappe. Et si parfois le voyageur peut franchir, sur un tronc flexible, le gouffre vertigineux qui sépare des montagnes, combien peu échappent à la fascination de l'abîme ! Tous les autres tombent et se tuent.

2. *Pratiquement.* — Sous l'empire de cet état d'esprit, étonnez-vous que le désarroi sévisse dans la morale ! La base du devoir est chancelante, incertaine, sans fonds sérieux. Aussi voyons-nous le règne puissant des fausses morales et des morales insuffisantes, incomplètes ! Le culte de Vénus est en honneur, un fleuve de boue déborde de ses rives, le veau d'or ou plutôt le veau de papier est toujours debout, la morale de l'intérêt privé règne en maîtresse et voudrait absoudre les concussions, les tractations, les tricheries, les détournements, les marchandages, les vols. Sous l'empire de la fortune, de la prospérité, l'orgueil s'enfle, engendre l'égoïsme, l'envie, la jalousie... C'est le règne de tous les appétits que cajole la « morale indépendante. »

Depuis qu'à la place d'honneur où était naguère dans l'enseignement public, dans la famille et dans la vie courante, une doctrine qui, par expérience, rend l'homme meilleur et suscite sans interruption depuis le Christ des prodiges de charité, de vertu et de grandeur d'âme, on a mis des doctrines de négation, de scepticisme, d'athéisme, d'intérêt, — des mots, des mots tout seuls, de grands mots sonores qui ne représentent que des chimères vides, tout au moins lorsqu'ils n'ont pas l'appui divin, — les idées d'honneur individuel, de dignité personnelle, les mœurs s'abaissent, languissent. « On démoralise la France, dit Paul Bourget, en lui arrachant sa foi. En la déchirant, on l'assassine. »

III. — *Le remède*

Mes frères, en face de la carence constatée des fausses morales, dont nous nous faisons parfois plus ou moins inconsciemment les partisans, revenons donc à la vérité divine, la plus haute lumière du monde, la plus grande école de philosophie accessible et populaire, la plus grande école de morale spéculative et pratique, la plus grande force de vie qui suscite les vertus et favorise les héroïsmes.

La vérité divine, si elle est bien enracinée en nous, y germe des vertus. Le Concile de Trente nous dit que la foi est le principe et la racine de toutes les vertus dont l'entraînement conduit à la béatitude, *initium et radix totius justificationis.* Certes, il n'existe pas toujours de parité entre la foi et les mœurs ; les instincts pervers de notre nature paralysent souvent l'essor de nos croyances ; nous faisons le mal que nous haïssons et nous délaissons le bien que nous aimons. Mais qui niera l'étroite corrélation du dogme avec la morale, de nos convictions

avec notre conduite ? Est-ce que la doctrine ne sert pas à brider les passions, quand, après avoir établi l'idée initiale de Dieu souverain Créateur, elle nous le représente comme Législateur et déroule successivement, par un enchaînement logique, la notion du devoir, de responsabilité et de sanction ? Sa loi sainte apparaît comme la règle de notre vie, ses jugements en sont la sanction redoutable, ses sacrements les meilleures puissances morales.

La nature même et la force de tout devoir dérivent donc du devoir primordial qui relie l'homme à Dieu, à Dieu maître de commander et de défendre, rémunérateur de la vertu et justicier du mal. Et plus notre foi possédera d'ardeur et de stabilité, plus notre connaissance de la vérité sera grande et ancrée, plus sa prépondérance régentera notre vie, dont elle sera la sève.

Cela va de soi. La connaissance, la science est la cause de l'amour, dit S. Thomas, *cognitio est causa amoris*. Ce qui fait aujourd'hui que Dieu, lorsqu'il n'est pas ennemi, n'est plus du moins pour la foule indifférente qu'un étranger, tout au plus qu'un passant de la prime jeunesse, en tout cas n'est pas aimé ni obéi, c'est qu'il n'est pas connu. L'ignorance, avec ses délaissements inévitables, avec l'abstention, plus que la haine, est la plaie du jour. Car, lorsqu'on a fréquenté loyalement le Christ dans l'étude, on est presqu'invinciblement pris pour lui de la tendresse que son rayonnement provoque.

Si nous sommes créés pour connaître, ce n'est qu'à la fin d'aimer. La vision, si indispensable qu'elle soit, n'est pas pour nous un terme, elle n'est qu'un chemin et un moyen. On n'a pas la passion de l'inconnu ; le grand jour de la vérité amène le grand jour de l'amour et de toutes les vertus que celui-ci provoque et qu'il nourrit.

Sans doute, il y a des gens qui, en dehors de la vérité chrétienne, sont honnêtes. Nous apportons tous, en entrant dans la vie, quelques bonnes qualités, quelques dispositions ou aptitudes pour le bien plus ou moins prononcées. Et puis, à ces dispositions intérieures viennent s'ajouter les bonnes influences du dehors, l'éducation, l'honneur, qui empêchent de commettre des actions viles et honteuses, la considération du bien général, l'ordre public. Et par hasard, par intervalles, par inconséquence, par enthousiasme, par intérêt ou par caprice, des hommes fermés ou à peu près aux vérités divines peuvent se conformer plus ou moins à l'idéal de vérité, de pureté, de justice, que Dieu a gravé dans leur cœur. Cette honnêteté accidentelle, relative, est facile. — Quelques-uns même d'entre eux, doués de riches facultés naturelles et de passions modérées, d'une grande droiture de raison, d'une puissante inclination de cœur, élevés dans des habitudes d'ordre, de réserve, de respectabilité, favorisés par un ensemble de circonstances heureuses, peuvent parfois monter très haut sur l'échelle de la perfection morale. — Jusque dans le paganisme on a vu se dresser, au-dessus de la masse inerte et déprimée, quelques grandes figures. Et dans notre atmosphère de civilisation chrétienne ces grandes honnêtetés naturelles germent et fleurissent plus nombreuses et plus éclatantes, parce que Jésus-Christ a surélevé la nature humaine, lui a donné ses lumières, ses impulsions, ses forces, un idéal et un niveau moral que dans les anciens jours, laissée à elle-même, elle ne connaissait pas.

Et beaucoup de ceux qui ont de l'honnêteté en dehors de la croyance chrétienne, doivent cette honnêteté aux dépouilles du christianisme, dont le parfum dilué dans une morale quelconque conserve encore assez de force pour honorer et embaumer la vie. « On garde, dit un incrédule, la sève morale des vieilles croyances, sans en porter les chaînes. A notre insu, c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vie. » Ils vivent en plein christianisme ; ils en subissent nécessairement l'influence ; ils ont été élevés chrétiennement, ils sont entourés d'une femme et d'enfants qui prient et sont des anges de dévouement ; la grâce du baptême, de la pénitence, de la communion de jadis n'a pas perdu toute efficacité ; ou bien l'Evangile est entré dans leur âme par des ricochets imprévus, par des atavismes inconscients, par des influences répandues dans l'atmosphère et découlant de la révolution morale opérée par le Christ. Mais ce ne sont que des exceptions et, pour bien juger, il faut comparer l'ensemble avec l'ensemble.

Alors même que la grâce divine donne à la volonté des accroissements surhumains, l'homme n'est jamais garanti contre le mal ; il reste faible, sujet aux fragilités humaines, aux influences nocives, aux fougueux entraînements du dehors, à plus forte raison lorsqu'on fait litière de la vérité divine, de ses secours et de la morale chrétienne. Pour nous donner dans notre chair mortelle, ainsi que disait Le Dante, des allures et des aptitudes d'éternité, il faut recourir à Dieu et obéir à ses lois.

* *

En face des morales fausses, tenons droit et ferme les notions du bien et du mal.

La morale chrétienne, qui a pour base Dieu créateur, législateur et rémunérateur, dans laquelle la raison s'unit au cœur qui actionne la volonté, nous a été léguée par nos aïeux. C'est un héritage dont nous sommes comptables pour l'avenir. Malheur aux pères et aux mères qui le laisseraient périr ! Malheur aux éducateurs qui le laisseraient tomber pour faire place à ce qu'ils appellent les « équivalents » du devoir, et qui ne le transmettraient pas aux élèves qui leur sont confiés !

C'est devant cette majesté du devoir absolu que, dans tous les temps, se sont inclinées les belles âmes. C'est dans ce culte qu'elles ont trouvé le secret de l'héroïsme, tantôt vanté par la grande popularité, tantôt obscur et connu de Dieu seul, toujours sublime, toujours vainqueur.

Et cette notion du devoir est la plus solide garantie de la sécurité sociale, mais surtout la gloire, la fierté suprême, l'impérissable honneur de la nature humaine. Elle est dans l'homme l'élément divin. Soyons-y toujours fidèles. *Amen.*

POUR LA FETE DE S. VINCENT

II

LE TRIOMPHE DE LA FOI, DE L'ESPÉRANCE ET DE LA CHARITÉ

« *Il était dans l'action pareil au lion, comme le lionceau qui rugit sur sa proie.* » (I Mac., III, 4). M. f., cette parole qui fut dite, au temps de la Loi judaïque, à la louange du vaillant soldat Judas Macchabée pour célébrer la victoire incomparable qu'il avait remportée, nous n'hésitons pas à l'appliquer à

S. Vincent, à cause de sa victoire sous la Loi de grâce.

Dans cette parole la force d'âme est louée sous les deux aspects qui la constituent, à savoir : l'attaque et la patience constante. Celui-là est fort qui attaque fortement et qui triomphe fortement. Attaquer et tenir, offensive et défensive. Et tout cela vaut au sens spirituel de la guerre au péché, au monde et au démon.

Or, notre force nous vient, doit nous venir de trois vertus, qui sont la *foi*, l'*espérance* et la *charité*.

I. — *Triomphe de la foi*

Dans l'Evangile, la foi est considérée comme le grand moyen de triompher. C'est elle qui obtient les guérisons et les miracles. C'est à son absence ou à sa faiblesse, que sont attribués les insuccès. Les Apôtres ont proclamé que la foi avait été leur instrument de victoire : « Notre victoire, dit S. Jean, celle qui a vaincu le monde, c'est notre foi. » (I Jo., v, 4). S. Paul lui donne des noms d'armures défensives : bouclier, casque, etc. On nous dit qu'un atome de foi peut devenir un grand arbre, soulever des masses, transporter des montagnes.

Et d'où viennent donc à la foi tous ces avantages pour vaincre l'adversaire ?

a) C'est qu'elle nous fait envisager les supplices qui seront le châtiment du péché ; et cette crainte est efficace contre toutes les séductions et les fallacieuses promesses des péchés capitaux. Ecoutez cette formule redoutable qui règle la mesure des châtiments : « Autant elle s'est glorifiée et plongée dans le luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil. » (Apoc., XVIII, 7). Avec cette perspective, qui osera s'encourager à pécher ?

b) La foi nous fait aussi envisager la difformité que nous vaudra le péché. Voulez-vous essayer, par l'imagination, d'accumuler dans un seul homme toutes les maladies, et qui sont symboles des péchés : possession par le diable et domination de notre personnalité, lèpre, fièvre ardente, paralysie, soif brûlante, et ainsi de suite. Tous ces maux installés dans un corps humain ne sont qu'une image très faible des maux qui s'installent dans une âme par le péché. C'est notre foi qui nous en assure. Avec cette perspective, qui péchera de gaieté de cœur ?

c) La foi enfin, nous fait considérer les vertus dont le péché nous dépouille, ou qu'il nous empêche d'acquérir, et qui sont opposées aux péchés capitaux, et qui auraient été des principes d'honneur, de joie, de bonheur, et dont la seule absence nous a causé tant de misères.

Ces trois considérations nous donneront une physionomie, une attitude, un courage de lion.

II. — *Triomphe de l'espérance*

La virilité à supporter les choses difficiles, nous vaudra une autre qualité du lion. Croyons-en le sage Salomon, qui dit : « Le méchant fuit, alors qu'on ne le poursuit pas, mais les justes ont de l'assurance comme un lion. » (Prov., XXVIII, 1). — On prend la fuite, par manque de stabilité ou de confiance. On n'a pas de point d'appui. Comment prendrait-on l'attitude du lion en face d'adversaires ? D'où venait à S. Paul cette fermeté, cette stabilité, cette confiance, qui lui faisait dire : « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? » Et il énumère les périls les plus graves. Et il conclut : « Ni mort, ni vie, ni rien de créé, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus-Christ Notre Seigneur. » (Rom., VIII, 35).

Mettez tout cela sur les lèvres de S. Vincent, et vous entendrez le même accent. — On nous raconte que S. Vincent invectivait son persécuteur, qui déjà tenait en main le glaive dont il allait le frapper à mort. Et quand il eut reçu le coup mortel, le tyran lui demanda : « Eh bien ! Vincent, où est ton misérable corps ? » — Vincent répondit : « Je suis comblé de joie. C'est là ce que j'ai toujours souhaité ! »

Vincent, c'était un beau lion, audacieux et fort. — On prétend que le lion, voyant venir les chasseurs avec leurs armes, baisse les yeux à terre, pour ne pas les voir, ni les craindre. Vincent, notre lion céleste, regardait le ciel, pour ne pas avoir à craindre les tyrans persécuteurs. C'est son espérance qui le soutenait ; c'est cette ancre, comme l'appelle S. Paul, qu'il avait fixée dans le ciel, et qui lui donnait un point d'appui et le rendait fort, magnanime, invincible dans les difficultés.

Et quelles sont donc les utilités de l'espérance, ses ressources de force et d'énergie ?

a) C'est d'abord qu'elle amène la rémission des péchés. Elle décide à l'acceptation des épreuves, comme un moyen efficace de nous débarrasser de cette rouille du péché. La constance dans l'épreuve prend une grande valeur aux yeux du juste, selon le conseil du Sage : « Mon fils, en entrant au service du Seigneur, prépare-toi à l'épreuve, demeure ferme dans la justice et dans la crainte. Rends droit ton cœur et sois content. » (Eccli., II, 1). Les utilités d'un remède amer font supporter son amertume.

b) Il y a aussi la perspective d'une accumulation, d'une multiplication, d'une pullulation de vertus. S. Pierre dit ceci : « Apportez tous vos soins à unir à votre foi la vertu, à la vertu le discernement, au discernement la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité. » (II Pet., I, 5). Toutes ces vertus nous sont ainsi présentées comme sortant l'une de l'autre, et comme un grain de blé, qui, en subissant la mortification de l'ensemencement, se multiplie lui-même. (Jo., XII, 24). C'est ce qu'a compris S. Vincent, qui s'est laissé écraser et flageller, pour arriver à cette multiplication et à cette pullulation de vertus.

c) Enfin, il y a cette utilité que l'espérance nous fait envisager la récompense des forts et de la vertu de force, c'est-à-dire la gloire éternelle. Mais c'est à la condition que nous aurons partagé les souffrances du Christ, comme l'a si énergiquement affirmé S. Paul. (II Tim., II, 12). Quel est le soldat qui, après avoir fui au fort de la bataille, oserait ensuite se présenter pour avoir part au butin ? Déjà S. Paul pouvait faire de son temps de longues énumérations de souffrances supportées par les martyrs. Nous devons être dignes de ceux qui nous ont précédés, et nous devons marcher par le même chemin. Tous ont eu dans les épreuves des faces de lion. Et S. Vincent a pris parmi eux une place honorable.

III. — *Triomphe de la charité*

Enfin, on est un lion encore par la manière de triompher et de jouir d'une brillante victoire. N.-S. J.-C. a été le Prince des martyrs, il est mort crucifié pour nous, et voici ce que S. Jean a vu de son triomphe : « Le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, a vaincu de manière à pouvoir ou-

vrir le livre et ses sept sceaux. » (Apoc., v, 5). Comme pour dire que sa victoire lui a donné des droits à cet honneur de pouvoir ouvrir le livre qui contient tous les mystères de la volonté de Dieu sur le royaume. Le Christ, dans son humilité, a obtenu par sa victoire toutes les prérogatives promises à lui-même et à ceux qui vaincront avec lui. Voici qui résume tout : « Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône ; car, moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône. » (Apoc., III, 21).

Toute cette gloire de S. Viencent nous ne l'avons pas vue, mais lui l'a vue dans son combat, comme l'a vue S. Etienne dans sa victoire. Oui, il a triomphé dans la mort, et c'est sa charité qui achève sa victoire.

La foi l'a rendu fort et magnanime dans l'attaque. L'espérance l'a rendu fort et viril par la patience dans les épreuves. C'est la charité qui l'élève au niveau de la récompense, et lui donne sa virtuosité, son élan à recevoir cette gloire dont il est digne.

POUR LA FETE DE S. FRANÇOIS DE SALES

II

SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

Ignem veni mittere in terram.
Je suis venu jeter le feu sur la terre. (Luc, XII, 49).

Mes frères,

Un peu avant de mourir, Notre-Seigneur disait à ses apôtres : « En vérité je vous le dis, celui qui croit en moi accomplira toutes les œuvres que je fais et de plus grandes encore. » (Jo., XIV, 12).

C'est qu'en effet, par une étonnante disposition de la Providence, la grande merveille de la conversion de l'univers devait se réaliser, non par le ministère visible de Jésus-Christ, mais par celui de ses envoyés et de leurs successeurs.

Le Fils de Dieu est venu jeter le feu sur la terre, mais il a laissé à d'autres le soin de le propager. Quant à lui, une fois remonté vers son Père, il revient mystérieusement au cœur de son Eglise, dont il dirige toute l'histoire ; il pénètre par sa grâce dans les âmes de ses disciples, dont il inspire toute l'activité, et se montre aux regards des hommes, non plus dans la splendeur de sa divine beauté, mais dans le rayonnement, sublime encore, des vertus héroïques de ses saints, de ses apôtres et de ses martyrs, de ses confesseurs et de ses vierges.

Un saint, c'est une nouvelle incarnation de Jésus-Christ, c'est un miracle moral où s'affirme à nouveau la divinité de l'Evangile, c'est un prolongement de la vie du Sauveur, de sa doctrine, de l'émouvante prédication qui découle de ses souffrances et de sa Croix, une preuve vivante des prodiges que peut enfanter la faiblesse humaine quand elle est soutenue, fortifiée, fécondée par la force divine.

En présence d'un saint, notre premier mouvement doit être de remercier la Providence qui nous en accorde le bienfait, d'adorer Jésus-Christ présent dans l'âme de son serviteur et d'admirer le chef-d'œuvre accompli par sa grâce.

C'est ce que nous ferons aujourd'hui en contemplant, non point toute la vie de S. François de Sales, mais un aspect dominant de cette vie : *l'ardente passion de ce grand saint pour le salut des âmes*, à quoi nous ajouterons, en une seconde partie de ce discours, la résolution d'imiter nous-mêmes l'ardeur sacrée de son apostolat.

I. — *Son ardente passion pour le salut des âmes*

A première vue il semble que le principal caractère de l'admirable évêque de Genève ait été la douceur. C'est cette vertu qu'on aime le plus à vanter chez lui et l'on rappelle volontiers qu'elle ne fut pas dans son cœur le résultat d'une disposition naturelle, mais le fruit d'une lente acquisition et de luttes incessantes contre ses penchants, qui le portaient à une bouillante vivacité.

Et il est bien vrai que la bonté fut l'un des aspects les plus attachants de cette belle et sainte physionomie et qu'on aurait pu lui appliquer la phrase où S. Paul, parlant de Notre-Seigneur, dit qu'il fut une « apparition » et, pour user de son terme, une « épiphanie de bénignité et d'amour des hommes. »

Mais dans S. François de Sales, comme dans Notre-Seigneur, la douceur est subordonnée à une autre vertu qui se nomme *le zèle des âmes.*

C'est pour gagner des cœurs à Dieu, c'est pour répandre autour de lui la bienfaisante contagion de l'amour divin, c'est pour faire respirer à tous le parfum de Jésus-Christ, que le saint évêque de Genève se fit un devoir de triompher de sa naturelle ardeur, si prompte à s'animer, à s'exciter, à s'irriter, pour ne jamais offrir aux regards qu'un visage paisible, pour ne jamais prononcer que des paroles calmes, charitables, empreintes d'une mansuétude et d'une bienveillance parfaites.

La grande passion de sa vie toute entière fut bien celle de la conversion des pécheurs. C'est elle qui provoqua toutes ses démarches et qui lui inspira tant de travaux apostoliques. Il mit au service des âmes tous les trésors qu'il avait reçus de Dieu, et je n'entends pas seulement par là sa fortune personnelle, le sacrifice de ses espérances terrestres même les plus légitimes, mais toutes ses richesses intérieures : son intelligence, son talent d'orateur, son génie d'écrivain ; tout ce qui fait les grands missionnaires et les grands évêques, tout cela il le déploya et le dépensa sans mesure pendant les courtes années d'un ministère abrégé par l'excès des fatigues et des mortifications.

Il faudrait pouvoir raconter toute l'histoire de sa vie sacerdotale, pour dire ce que fut cette soif dévorante du salut des âmes. Mais comment ne pas rappeler au moins le plus saillant, le plus héroïque de cette histoire, sa mission de quatre ans au Chablais, parmi les hérétiques les plus acharnés ?

Un jour le vieil évêque de Genève, Claude de Granier, convoque tous ses chanoines et quelques autres membres du clergé. C'était en 1594. Le Chablais venait d'être abandonné, après un an d'efforts, par l'unique missionnaire qu'on y avait envoyé. Les bourgeois hérétiques de Thonon, capitale du pays, manifestaient les dispositions les plus menaçantes. L'évêque expose à ses prêtres l'état déplorable de cette mission, les dangers qu'il faudra courir pour la relever, et dans une allocution pressante il les invite à lui désigner de nouveaux apôtres décidés à risquer leur vie même pour l'amour de Jésus-Christ.

François de Sales n'avait alors que 27 ans. Il était le prévôt du Chapitre. Il n'hésite pas un instant et, avec un empressement qui se trahit par la joie de son visage, il s'offre à partir pour le Chablais. Trop heureux de ce dévouement, le vénérable évêque ac-

cepte aussitôt, et le prévôt devient chef de la mission nouvelle.

En vain son père, averti de son départ, essaie-t-il de le retenir par ses objurgations et par ses larmes, en vain refuse-t-il de consentir à ce qu'il regarde comme une folie meurtrière : François n'écoute que son zèle, il part sans ressources, mais rempli d'un sublime espoir.

Il arrive dans cette malheureuse province, captive de l'erreur et du démon, avec un seul compagnon d'apostolat, son cousin Louis de Sales. Alors commence pour eux une vie extraordinaire, toute de privations, de marches pénibles et périlleuses, de prédications multipliées et d'abord sans succès, de prières, de souffrances sans nombre. La ville de Thonon est si peu sûre que notre saint doit se retirer chaque soir dans la forteresse des Allinges, distante de six kilomètres.

Il fait tous les jours ce long trajet, rassemble les quelques familles catholiques du pays, les encourage, les instruit et les rassure ; mais les hérétiques échappent à toutes ses atteintes. Leurs ministres répandent les plus indignes calomnies contre nos missionnaires, si bien que personne ne veut ni les recevoir, ni les entendre.

Bien plus, il se trouve des fanatiques pour essayer d'attenter à leur existence. L'hiver arrive avec toutes ses rigueurs. Notre saint poursuit sa tâche, malgré la neige, la glace, les torrents débordés. Une nuit, les loups le cernent sur un arbre où il a dû se réfugier et des paysans l'en descendent, au matin, tout transi de froid et demi-mort, l'emportent chez eux, le réchauffent et le ramènent à la vie. Une autre fois, il passe la nuit dans le four d'un village, dont toutes les maisons l'ont rebuté sans pitié.

Sept mois s'écoulent et il n'a pu aborder plus de trois ou quatre protestants, et la fureur des ennemis de la religion est à son comble. Loin de se décourager et malgré une nouvelle tentative d'assassinat, le saint apôtre s'installe à demeure à Thonon, confiant en Dieu seul. Il y aurait mille traits à rapporter de son existence dans cette ville, et l'on demeure confondu au spectacle de tant de courage, de tant de constance, d'une si invincible ardeur.

Enfin les cœurs s'émeuvent au contact de tant d'énergie ; on consent à l'écouter, à lire les tracts qu'il répand à profusion dans la contrée, à venir à ses sermons. Les ministres sont vaincus dans des disputes publiques. Quelques personnages de marque donnent le signal des conversions, et l'année 1596 s'achève sur les plus consolants triomphes. Bientôt toute la province s'ébranle et l'hérésie vaincue recule devant la vérité rendue visible, en quelque sorte, par le dévouement, la vaillance, la haute sainteté qui la représente.

Voilà les merveilles qu'enfante l'amour de Jésus-Christ et des âmes. Car c'est bien l'amour qui a tout fait, tout dirigé, tout fécondé dans cette histoire; et ce qu'il faut adorer, sous l'enveloppe des faits qui se déroulent, des efforts accomplis, des merveilles de patience réalisées, c'est le Christ présent dans l'âme de son prêtre et l'entraînant à la plus noble des conquêtes, celle des esprits égarés et des cœurs corrompus.

II. — *Notre apostolat à nous*

Mais notre admiration serait vaine si elle ne tendait à nous faire imiter ce que nous vénérons. Toute méditation, toute contemplation, doit aboutir à un retour sur nous-mêmes, à la réforme ou au perfectionnement de notre vie, à de saintes résolutions pour l'avenir. Quelles seront donc, en face du zèle des âmes que nous venons d'admirer dans S. François de Sales, quelles seront nos aspirations et nos promesses ?

1. La première conviction à établir et à développer en nous est celle de l'importance souveraine du salut.

Par-dessus toutes les affaires d'ici-bas, à travers toutes les péripéties de l'évolution humaine, un plan gigantesque se déroule lentement, le plan de l'éternelle prédestination, dans lequel, avec la grâce divine, notre volonté personnelle est un facteur prépondérant.

Nous avons une âme—à sauver. Cette vérité ne saurait trop grandir à nos yeux. Nous ne pouvons pas exagérer la gravité de cet immense destin qui s'ouvre devant nous et dont la Providence a décidé que nous serions les artisans, car, suivant le mot de S. Augustin : « **Dieu qui nous a créés sans nous**, ne veut pas nous sauver sans nous. »

2. Mais il importe également de nous rappeler que si l'œuvre du salut est avant tout individuelle, si nul ne peut l'accomplir à notre place, elle est également *collective* d'une certaine manière. Nous dépendons les uns des autres. La loi principale du salut privé, c'est l'amour mutuel, c'est la charité envers le prochain, c'est la préoccupation du salut général.

Et qu'est-ce que nous y pouvons faire ?

a) Mais nous pouvons et nous devons d'abord *prier*. La prière est notre grand moyen d'action, notre levier universel, notre force pour concourir au gouvernement de la Providence dans le monde; car, encore une fois, Dieu ne veut pas agir seul et il a daigné nous associer à son empire. Nous pouvons prier, et le divin Maître nous a lui-même prescrit de prier pour le salut des âmes. Dans cette formule si lumineuse, si profonde et si simple qui s'appelle le *Pater*, il met sur nos lèvres cette supplication : « Que votre règne arrive ! » Oh ! quelle magnifique vision se dresse devant nos yeux ! Parmi les humbles conditions de nos existences, à mesure que le monde s'avance, demi-conscient, demi-aveugle, soulevant à chaque pas le voile qui recouvrait l'imprévisible futur, au milieu de l'apparent désordre, de l'incertitude et de la fortuite variété des événements humains, une construction grandiose, universelle, glorieuse et immuable s'élève et se poursuit ; la Jérusalem céleste, le Royaume éternel, la Cité divine dont chaque pierre est une âme juste, se réalise, s'enrichit et s'embellit, à chacune de nos invocations, chaque fois que de notre poitrine sort ce cri d'amour : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ! » C'est la toute-puissance de Dieu, implorée et pour ainsi dire attendrie par nos larmes, qui descend jusqu'à nous et prend possession de ce petit monde flottant dans l'infini, qui est la terre où vivent les hommes !

b) Oui, nous pouvons prier, mais nous pouvons *agir* aussi. Nous pouvons donner dans la mesure de nos moyens, à toutes les œuvres d'apostolat ; nous pouvons faire éclore des vocations de prêtres, de missionnaires ou de saintes religieuses ; nous pouvons surtout, puisque le nom de S. François de Sales signifie principalement l'apostolat à l'intérieur, faire rayonner autour de nous, par notre bonté, notre humilité, notre douceur, notre dévouement, notre esprit de prière et de travail, nous pouvons faire rayonner et rendre visible à tous les yeux la pénétrante et conquérante vertu de Jésus-Christ.

Oui, vous êtes dans une large mesure responsables du salut de vos enfants et je m'adresse ici particulièrement aux mères. Dans notre société, la situation religieuse de la femme est privilégiée, sa foi est moins exposée que celle de l'homme. Elle n'a pas généralement à choisir entre son intérêt, son ambition, son amour-propre et ses croyances. C'est à elle de garder au sein de la famille, hélas ! si fortement menacée par l'incrédulité, le flambeau des lumières idéales et divines.

* *

Prenez donc en ce jour, m. f., au contact des grands exemples d'un de nos plus illustres apôtres de langue française, la résolution d'être encore plus saints que par le passé, pour gagner davantage d'âmes à Dieu, et de prier avec plus de ferveur pour qu'il plaise à sa Providence d'envoyer des ouvriers dans sa moisson, car c'est bien le moment de redire le mot de Notre-Seigneur : « La moisson est immense et les ouvriers peu nombreux. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* »

La Mère de Chaugy raconte que dix ans après la mort de S. François de Sales, son cercueil fut ouvert en présence de la Vén. Mère Jeanne de Chantal et de toutes les Sœurs de la Visitation, et tous les yeux se remplirent de larmes de joie quand on reconnut que son corps était intact comme au jour de la mort. Alors Madame de Chantal demanda et obtint la permission de baiser une dernière fois la main de son bien-aimé Père. A genoux près de lui, elle s'inclina et prenant cette main sacrée, la plaça sur sa tête. Alors, étonnant prodige, « le Bienheureux, dit la Mère de Chaugy qui était présente, étendit la main sur la tête de son unique fille et la lui serra comme lui faisant une paternelle caresse. »

Ce fait symbolise merveilleusement la protection que du haut du ciel ce grand saint continue d'étendre sur l'Eglise toute entière.

Il symbolise aussi la persévérante influence et, pour ainsi dire, l'activité physique exercée par les saints, même au delà du tombeau. Cette grande flamme que Jésus jeta sur la terre et qui brûle dans leurs cœurs, continue après eux et par eux toujours, par leur souvenir, par la contagion de leurs exemples, par l'efficacité de leurs miracles et de leur intercession, à dévorer le monde. Puisse-t-elle, cette flamme sainte, s'allumer pour jamais en nous-mêmes et nous faire éprouver toutes les nobles ardeurs de l'apostolat chrétien ! Ainsi soit-il.

POUR LA PURIFICATION

LES LEÇONS DU MYSTÈRE DE CE JOUR

Mes frères,

Votre piété envers notre divine Mère, autant que la mienne, demande que je vous dise quelques mots du mystère que l'Eglise nous fait célébrer aujourd'hui. Nous lui emprunterons quelques-unes de ses leçons.

I. — *Obéissance et humilité*

La loi mosaïque voulait que toute femme qui avait donné naissance à un fils se présentât quarante jours après au Temple, pour se purifier, et si ce fils était son premier-né, qu'elle l'offrît au Seigneur et le rachetât ensuite par un sacrifice. Ces prescriptions rappelaient le péché originel, ses suites désastreuses pour l'humanité et la dette qu'il nous fait contracter envers la justice divine.

Exempts de toute tache originelle où personnelle, Marie et Jésus n'avaient pas à se plier à une loi qui ne les concernait pas. Mais l'un et l'autre ne s'en sont point exemptés. « Je ne suis pas venu, dit Jésus, pour abolir la loi, mais pour l'accomplir et la perfectionner. Je vous le dis en vérité : pas un iota de la loi ne sera effacé jusqu'à ce que ma mission soit entièrement remplie. » (Mt., v, 17). Ils nous ont donné là un grand exemple.

1. Un exemple d'*obéissance*. La loi divine est, en effet, l'expression du vouloir souverain de Dieu. Quelle qu'elle soit, elle est toujours sage et juste. Elle n'émane pas d'un caprice, d'un abus de pouvoir, d'une autorité tyrannique. Elle a toujours pour fin la gloire divine et le bien de l'humanité. Elle devrait donc toujours être sacrée. L'homme devrait s'y soumettre docilement, puisque son intérêt est en jeu autant que la gloire divine. Il est insensé autant que coupable lorsqu'il vient à s'y refuser.

Et pourtant, m. f., avec quelle facilité on élude la loi divine, on la viole ou on la tourne ! Scrupuleux observateur des lois humaines, même les plus arbitraires et les plus onéreuses, on se donne toujours des excuses, des prétextes pour enfreindre les ordres ou les défenses de notre Dieu. Celui à qui nous devons tout, est le dernier envers qui nous nous regardons redevables. Réfléchissons-nous à tout ce qu'il y a là de méprisant et d'injuste pour Dieu, notre Créateur et notre Père ? Il nous répète ce qu'il a tant de fois fait dire à son peuple : « C'est moi le Seigneur ; » nos transgressions équivalent à lui répondre : « Mon maître, c'est moi. » Pères et mères, chefs d'usines, d'ateliers ou de bureaux, souffririez-vous que vos enfants, vos ouvriers, vos employés fassent aussi bon marché de votre autorité ?

2. Jésus et Marie nous donnent aussi un exemple d'*humilité*. En se rendant au Temple, Marie ne sera point regardée comme Vierge et Mère divine, mais comme une femme ordinaire, puisqu'elle s'assujettit aux prescriptions légales communes à toutes les femmes d'Israël. Jésus, de son côté, ne passera point pour être le Fils de Dieu, mais pour être issu d'un père ordinaire, puisque ses parents observent pour lui une loi qui atteint tous les fils des hommes. La mère et le fils font donc figure de pécheurs. Ils ne veulent point paraître ce qu'ils sont en dignité; ils acceptent de paraître ce qu'ils ne sont point en déchéance originelle. Que leur importe le jugement des hommes, dès que Dieu sait ce qu'ils sont ! Il leur suffit d'être saints à ses yeux d'une sainteté parfaite qu'aucune ombre n'a jamais obscurcie.

Quelle leçon d'humilité pour nous, m. f., qui prenons tant de soin de cacher notre infériorité, et qui, au contraire, nous efforçons de faire croire à une supériorité que nous n'avons pas ; pour nous qui mettons si grande habileté à cacher nos défauts, nos faiblesses, et qui recherchons si avidement, de la part de nos semblables, une estime, des louanges que nous savons n'être pas méritées devant Dieu ! Puissions-nous, à l'exemple de Jésus et de Marie, préférer les complaisances divines aux jugements flatteurs du monde !

II. — *Offrande*

1. Jésus vient dans son Temple, porté par Marie et Joseph et présenté par eux. La Loi prescrivait que cette présentation de l'enfant eût lieu en même temps que la purification de la mère. Voulait-elle par là rappeler aux parents que Dieu a sur lui les premiers droits comme Créateur, et que c'était là une

manière officielle de les reconnaître ? Il est permis de le penser. Tels durent être, n'en doutons pas, les sentiments de Marie et de Joseph ; et avec quelle profonde religion ils se seront acquittés de ce devoir !

Les droits de Dieu subsistent toujours. Le temps n'y a rien changé ; ils sont à perpétuité. C'est par Dieu que les pères et les mères donnent la vie à leurs enfants ; c'est donc à Dieu que ceux-ci appartiennent d'abord, c'est de lui le premier qu'ils relèvent. Dieu est leur premier père. Il délègue ses droits aux pères et aux mères, mais il ne les abdique pas.

Les parents devraient ne point l'oublier et avoir hâte de le professer, en différant le moins longtemps possible la prise de possession de ces âmes par Dieu au moyen du baptême, et en les amenant dans la maison de Dieu pour les lui offrir. Oh ! si les pères et les mères comprenaient tout ce qu'il y a là pour eux d'honneur et de joie, ils ne différeraient pas durant de longs mois le baptême de leurs enfants, ils ne les retiendraient pas si longtemps sous la domination du démon, ils se feraient un devoir grave de hâter le jour de leur adoption divine.

2. Jésus ne se contente pas d'être offert : il vient s'offrir lui-même pour la délivrance de tous les hommes. C'est cette venue et cette offrande que le prophète Malachie avait vue et annoncée. L'offrande, Dieu l'attend depuis tant de siècles ! Elle met fin à tous les sacrifices de l'Ancienne Loi, qui n'étaient que des symboles et des figures devenus indésirables à Dieu (Jér., VI, 20). Jésus se constitue victime et il est en même temps sacrificateur. Au nom de tous, pour nous, en notre lieu et place, il vient offrir la rançon du péché, car nous sommes insolvables. Il se substitue au genre humain coupable, afin de satisfaire à Dieu pour ses offenses. Lui seul le peut, et il le fait comme Chef de l'humanité, avec qui et en qui nous ne sommes qu'un. En lui et par lui nous acquittons notre dette.

Cela ne veut pas dire que nous sommes relevés de l'obligation de faire personnellement acte d'expiation. Laissons cette conception immorale au protestantisme. Si elle était vraie, la satisfaction offerte par Jésus aurait tourné au détriment de la gloire divine et des âmes. Nous ne faisons avec le Christ une seule personne morale qu'à la condition de vivre de sa vie, d'imiter ses exemples, donc sa pénitence, de nous approprier ses mérites en nous immolant avec lui. La doctrine du salut par la foi seule à la Rédemption, sans les œuvres, c'est une prime et un encouragement au péché, c'est la contradiction prédite à pareil jour par le saint vieillard Siméon, contradiction sur la personne de Jésus-Christ, sur le mystère de sa grâce, sur son enseignement, sur sa morale ; contradiction qui cause la ruine de tant d'âmes !

III. — *Siméon amené par l'Esprit-Saint*

Je viens de parler du saint vieillard Siméon. Tournons vers lui nos regards. Il semble n'être qu'au second plan dans cette scène, et il y remplit cependant un rôle important, car il y fait fonction de prophète et d'oracle. L'Evangile a tracé de lui en deux mots ce magnifique portrait : « il était juste et craignant Dieu. » En ce jour, le Saint-Esprit, hôte permanent de son âme, « l'a conduit au Temple. » Depuis longtemps, cet homme de Dieu attendait la consolation d'Israël, et il lui a été promis qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Et voici qu'éclairé du Très-Haut, il reconnaît le Messie dans l'enfant présenté par Marie et Joseph ; il le prend dans ses bras, il laisse aller sa grande âme aux transports de la joie et de la reconnaissance, et il annonce le salut d'Israël.

La leçon pour nous, elle est dans le mot que je rappelais tout à l'heure. Siméon a été « conduit au temple par l'Esprit de Dieu. » C'est lui, l'Esprit de piété, l'Esprit d'amour, qui doit nous amener au pied du tabernacle ; c'est lui qui doit prier en nous par notre cœur et par nos lèvres ; c'est en lui que nous devons nous tenir unis à Dieu, si nous voulons que notre prière monte jusqu'à son trône.

Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous guide toujours vers nos temples ? N'obéissons-nous jamais à une habitude routinière, à une tradition, à une sorte de snobisme, ou même à la vanité, à un secret désir d'être remarqué et louangé ?

Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous anime durant notre séjour au pied de l'autel, qui excite notre foi, avive notre espérance, accroît notre ferveur ? ou n'est-ce pas notre esprit propre qui nous occupe et fait dévier nos prières des intérêts de Dieu et de notre âme ?... Ah ! puissions-nous, comme Siméon, écouter Dieu, désirer avec ardeur de le voir des yeux de notre âme, le serrer en esprit dans nos bras, lui rendre témoignage, lui servir d'instrument pour le faire connaître et aimer autour de nous !

Est-ce l'Esprit de Dieu enfin qui nous dicte nos résolutions ? ou ne consultons-nous que notre mollesse, notre horreur de l'effort, de tout ce qui exige renoncement et oubli de soi-même ?

* *

A la suite de l'évangile de ce jour, il est dit que Marie et Joseph « étaient dans l'admiration des grandes choses que le saint vieillard venait d'annoncer au sujet de Jésus. » Ils se réjouissent pour Jésus d'entendre ainsi exalter sa personne et les fruits de sa mission future. A leur exemple, aimons à nous pénétrer des enseignements de ce mystère ; admirons les merveilles de la toute-puissance, de la sagesse, de la bonté, de la miséricorde divine ; bénissons Dieu de nous avoir envoyé son Fils, d'avoir projeté par lui sur le monde la lumière de la vérité, de nous avoir arrachés aux ténèbres de l'erreur ; et demandons avec la Sainte Eglise que, comme Jésus a été présenté aujourd'hui dans le temple du Seigneur, nous méritions par nos efforts de lui être présentés dans la pureté de l'esprit et du cœur. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LVIII

L'ÉPÎTRE AUX GALATES

En dépit de sa brièveté relative, la Lettre que S. Paul écrivit aux Galates mérite une attention soutenue, car elle nous fournit d'intéressants détails historiques et soulève un problème doctrinal de la plus haute gravité. D'une part elle nous montre combien il a été difficile, dès les premiers temps de l'Eglise, de maintenir la Vérité pure et intacte, malgré les fauteurs de troubles. D'autre part elle règle la conduite à tenir à l'égard de l'Ancienne Loi.

I

Bien des controverses se sont agitées autour d'un point de détail : quels étaient, en réalité, les desti-

nataires de cette épître ? La difficulté vient de ce que l'expression géographique « Galatie » a été entendue en deux sens différents.

Trois siècles environ avant notre ère, une tribu de barbares envahirent l'Asie Mineure et s'installèrent en Phrygie. Comme ils étaient de race celte et que, selon toute vraisemblance, ils étaient originaires de la Gaule, on les appelait « Galates », et eux-mêmes donnèrent leur nom à la contrée qu'ils venaient de conquérir. De là, on peut délimiter le territoire, assez réduit, qui formait la Galatie primitive. Mais la prudence de l'Empire romain ne pouvait manquer de s'émouvoir à la pensée d'un tel rassemblement de guerriers à ses frontières. Afin de les rendre inoffensifs, on aurait pu leur déclarer la guerre; on préféra recourir à la diplomatie. Les Galates finirent par faire partie de cette foule de nations à demi-domptées que Rome nommait honorablement ses « alliées », mais qui n'étaient au fond que d'humbles satellites. Pour les consoler de leur demi-servage et les maintenir dans la fidélité par la gratitude, Pompée d'abord, puis Auguste, leur concédèrent de nouveaux territoires : la Lycaonie, la Pisidie et la Pamphylie, qui portèrent le nom de la Galatie à laquelle elles avaient été rattachées et qui conservèrent cette appellation même après que les Romains les eurent séparées de la Galatie proprement dite, en l'an 24 de l'ère chrétienne.

La question qui se pose pour nous est celle-ci : S. Paul a-t-il envoyé son Epître à toutes les provinces englobées sous le nom général de Galatie, ou bien simplement à la Galatie originelle ? Sans entrer dans les multiples détails de la querelle, nous pensons, avec la majorité des auteurs, que cette seconde thèse est la vraie ; en tout cas c'est celle qui se justifie le plus solidement. Remarquons en passant qu'il ne saurait nous déplaire de voir, dès le début de la diffusion évangélique, l'un des principaux apôtres entrer en relations directes et officielles avec des hommes qui se rattachaient de très près à nos lointains ancêtres les Gaulois.

Avant d'aborder l'examen de la Lettre en elle-même, un autre point reste à élucider. Pourquoi le Docteur des Gentils jugea-t-il nécessaire d'écrire spécialement à ces Galates qui, d'après les données de l'histoire générale, ne paraissent pas avoir constitué une des fractions les plus importantes et les plus en vue de l'Empire ? Cela tient à ce que ces braves gens, dont un certain nombre s'étaient, de bonne heure, ralliés à la foi chrétienne, se trouvaient exposés à un grave danger de perversion. De faux docteurs étaient venus dans leurs communautés naissantes et essayaient de les entraîner à la suite des Judaïsants qui proclamaient, pour les fidèles de la nouvelle Loi, la nécessité de la circoncision et l'observance des anciennes lois mosaïques. Paul, pas plus que les autres apôtres, ne pouvait admettre cette théorie qui eût complètement dénaturé la religion du Christ. Aussi s'empressa-t-il de démontrer à ses fidèles d'Asie Mineure l'inanité des doctrines qu'on leur proposait, avec la nécessité de s'en tenir à l'enseignement orthodoxe des maîtres et des pasteurs autorisés.

II

Ainsi qu'il l'avait déjà fait en écrivant aux Corinthiens, S. Paul, sitôt après les salutations d'usage, commence par bien établir ses droits au commandement. Son premier mot avait été celui-ci : « Paul, apôtre, non de la part des hommes ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père. » Il s'agit pour lui de démontrer la légitimité de ce titre. Il ne tarde pas à y venir. Il pose en principe qu'il ne saurait y avoir d'autre Evangile que celui qu'il annonce, car cette doctrine lui a été annoncée par une révélation même du Sauveur.

Afin de mieux prouver sa bonne foi et sa loyauté, l'Apôtre n'hésite pas à rappeler combien, d'abord, il avait été un fougueux partisan de la Loi ancienne, et dans une allusion transparente il évoque la part prise par lui aux persécutions dirigées contre les premiers fidèles du Christ. Il a donc fallu, pour lui faire modifier totalement sa voie, quelque chose d'extraordinaire, et ce fut l'inoubliable apparition sur le chemin de Damas. A partir de cet instant, Paul devint un autre homme, parce que la Vérité lui était apparue, et qu'il était assez loyal pour la reconnaître, au risque de se faire traiter de transfuge, et sans se soucier des intérêts de la chair et du sang. Il énumère quelques-uns de ses voyages apostoliques ; il prend à témoins ses compagnons de route, comme Barnabé et Tite. Il raconte le Concile de Jérusalem, où sa doctrine a été approuvée par tout le Collège apostolique et où lui-même a été reconnu par ses vénérables Frères comme un de leurs collègues dans l'apostolat. Afin d'étayer mieux encore la démonstration qui va suivre, il résume en quelques mots l'incident dramatique qui le mit aux prises avec Pierre, le Pontife suprême. Quoique convaincu de la légitimité, pour les païens, du droit à ne pas être circoncis, Pierre essayait, pour des motifs de timide prudence, de donner quelque satisfaction aux tendances judaïsantes ; Paul lui résista, comme il le dit, en face et entraîna l'adhésion de son chef à sa thèse.

Evidemment de tels exemples et le rappel de pareils souvenirs devaient convaincre ses lecteurs que Paul était parfaitement fondé à exercer une juridiction souveraine. Aussi bien, sitôt ce premier but acquis, il parle avec l'autorité d'un maître et aborde le sujet essentiel de son Epître. Il repousse énergiquement l'idée que la pratique de l'ancienne Loi puisse conduire les chrétiens à la justification surnaturelle. Dans une argumentation directe, il fait appel à la conscience intime de ses fidèles : est-ce par les œuvres de la loi mosaïque qu'ils ont reçu l'Esprit, ou plutôt par la prédication de la Foi messianique ? La réponse ne saurait être mise en doute, puisque les ethnico-chrétiens n'avaient jamais songé à passer par le judaïsme pour arriver aux doctrines de Jésus. Mais alors pourquoi, après s'être élevés jusqu'aux sublimes hauteurs de la spiritualité, faudrait-il retomber sous le joug matériel et extérieur que Moïse avait été obligé d'imposer aux rudes Hébreux ? Ce serait plus qu'une régression : ce serait une déchéance.

En vain les sectateurs des pratiques traditionnelles d'Israël s'efforceront d'objecter que pour être sauvé, il faut se réclamer d'Abraham. Ce privilège n'est pas exclusivement réservé aux descendants charnels du patriarche, puisque l'Ecriture a pris soin d'affirmer que toutes les nations seront bénies en lui. Se soumettre à la règle ancienne, maintenant que la parole du Christ en a libéré les peuples, ce serait aller au devant des malédictions qui ont cessé d'être en vigueur depuis l'avènement du Messie. A la manière d'un délicat juriste, Paul explique, en effet, que les faveurs promises à la postérité du Père des Croyants devaient s'étendre à toute la postérité qui lui serait mystiquement apportée par le Christ. La Loi ancienne a eu, certes, son autorité et son utilité incon-

testables ; mais elle est maintenant abrogée. L'espoir est permis à tout l'univers : il n'y a plus ni juifs, ni Gentils ; ni esclaves, ni hommes libres ; mais seulement des enfants du Christ, héritiers des promesses du Seigneur.

Seulement, tant que l'héritier est mineur, il n'a pas la libre jouissance de ses droits ; et ce sont des tuteurs qui veillent sur ses biens. Il en a été de même des nations tant qu'elles ont ignoré la règle nouvelle. Mais maintenant l'heure de la lumière a sonné ; toutes les races sont affranchies, et cette prérogative comporte pour elles des obligations : « Maintenant que vous connaissez Dieu ; bien mieux, maintenant que vous êtes connus de Dieu, comment retourneriez-vous vers ces pauvres et faibles rudiments auxquels vous voulez de nouveau vous asservir ? » L'Apôtre appuie sa démonstration par l'exemple des deux fils d'Abraham : Israël, qui ne fut pas agréé par Jehovah, parce qu'il n'était que l'enfant de la chair ; et Isaac, qui fut élu parce qu'il était le fils de la promesse. Ainsi l'Ancien Testament fut bon, fructueux, indispensable sous l'empire de la crainte ; mais actuellement c'est la liberté qui subsiste seule, parce qu'elle nous a été offerte par le Christ.

III

Toutefois il importe de bien comprendre ce que signifie cette liberté surnaturelle que le Rédempteur nous a apportée. Des esprits vulgaires risqueraient de l'interpréter dans le sens d'une véritable licence, qui permettrait de s'abandonner à tous les excès et de se prétendre néanmoins juste, parce qu'on croit en Jésus-Christ. Et de fait cette erreur a été maintes fois soutenue par les hérésiarques de diverses époques, notamment au XVIe siècle. D'avance S. Paul va mettre en garde, non seulement les Galates, mais tous ses lecteurs des âges futurs, contre une pareille confusion.

Il déclare, avant toutes choses, que le fidèle doit demeurer ferme et refuser de se laisser circoncire, car dans cette dernière hypothèse il serait tenu d'accomplir toutes les rudes et minutieuses observances mosaïques, et « le Christ ne lui servirait de rien. » Il faut, au contraire, s'attacher à la foi, dans l'espérance de la justice. Cette foi d'ailleurs n'est point purement théorique : elle se manifestera par les actes de la charité. C'est bien ainsi que l'avaient d'abord entendu les fidèles Galates ; malheureusement ils ont été troublés par de faux docteurs et ils doivent revenir au plus tôt à leurs doctrines primitives. Puisqu'ils ont été appelés à la liberté sainte, ils doivent se garder d'abuser de ce trésor et de s'en servir pour favoriser les œuvres mauvaises de la chair. C'est la charité qui les maintiendra dans la voie droite, et qui leur permettra de persévérer dans une union d'autant plus douce qu'ils mettront plus d'empressement à se faire, par amour pur, les serviteurs les uns des autres. La Loi nouvelle que nous tenons de Jésus se résume en effet en un seul mot : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

L'Apôtre, qui n'ignore pas à combien de périls sont exposées les âmes des chrétiens, insiste avec vigueur contre les tentations qui lui paraissent les plus dangereuses pour ses enfants. Il fait, en quelque manière, leur examen de conscience, en énumérant les principaux péchés qu'ils risquent de commettre et il annonce, comme il l'avait fait déjà de vive voix, lors de sa mission en Galatie, que ceux qui se laissent aller à ces fautes « ne seront point héritiers du royaume de Dieu. »

En opposition avec ce sombre tableau, il dénombre ensuite les belles œuvres de l'Esprit : la charité et la joie, la patience et la paix, la longanimité et la bonté, la douceur, la foi et la pureté. Ceux qui vivent avec le Christ ont dû crucifier leurs tendances perverses pour n'agir que suivant les données surnaturelles : ils doivent donc, sans souci de vaine gloire, pratiquer toutes les vertus afin d'agir selon l'Esprit de Dieu.

Il arrivera néanmoins que tel ou tel d'entre les frères se laissera, par faiblesse, entraîner à des actions répréhensibles. Comment les autres devront-ils se comporter alors à son égard ? Faudra-t-il aussitôt lui jeter l'anathème ? Point du tout. On le relèvera dans une pensée d'indulgence ; on l'aidera à porter son fardeau et l'on songera aussi que nul n'a le droit de s'enorgueillir en se comparant aux pécheurs, car si quelqu'un s'imagine être par lui-même de quelque valeur, il s'égare et se séduit. La même règle de charité exige que celui qui aura reçu des paroles de Dieu fasse part de ces biens surnaturels à ceux à qui il apprend la vérité.

Sans doute, la réalisation de ce programme demande de l'énergie et des efforts. Mais l'homme récoltera ce qu'il aura semé, et « celui qui sème dans l'esprit moissonnera dans l'esprit la vie éternelle. » Il importe donc d'accomplir ici-bas tout le bien que l'on peut y faire, sans se laisser décourager jamais.

Ces applications pratiques complètent admirablement la thèse de haute théologie que l'Apôtre avait tout à l'heure exposée. On pourrait presque dire qu'elles forment la conclusion de la Lettre, car, dans les quelques versets qui suivent, S. Paul ne fait que revenir sur l'objet général déjà traité par lui, ainsi que sur sa justification personnelle. Et il termine en demandant que la grâce de Jésus demeure toujours avec ses frères.

* *

Sans que l'on puisse préciser d'une façon absolue la date de l'Epître aux Galates et le lieu où elle fut composée, un certain nombre de critiques sérieux pensent qu'elle fut écrite à Corinthe, peu de temps après le second voyage de S. Paul dans ces régions. Au reste, du moment que l'authenticité en est parfaitement certaine, peu importent ces détails secondaires : l'essentiel pour nous est de mettre en pratique ces grandes et sublimes leçons.

LIX

L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

Les sujets des Epîtres de S. Paul sont d'une diversité merveilleuse. Sans doute le thème fondamental est toujours le même. L'Apôtre n'a qu'une mission en ce monde : prêcher Jésus et Jésus crucifié. Il rappellera donc sans cesse les mêmes vérités de foi qui doivent servir de base à la conduite de chaque homme. Mais il excelle à présenter sous un jour nouveau les doctrines qu'il expose, à insister sur les points les plus opportuns et à adapter son enseignement aux circonstances.

I

De cela nous avons une preuve dans la lettre qu'il jugea nécessaire d'écrire aux fidèles de l'Eglise d'E-

phèse. Cette ville l'intéressait à plus d'un titre. Elle était d'abord fort importante, tant par sa population que par son titre de capitale de l'Asie proconsulaire; de plus, son commerce la mettait en relations suivies avec beaucoup de régions même lointaines ; et tout cela contribuait à la désigner comme un centre particulièrement utile d'évangélisation. De plus S. Paul la connaissait pour y avoir séjourné à différentes reprises. Une première fois, il s'y était arrêté quelque temps, lorsqu'il se rendait de Grèce en Syrie ; mais à ce moment il s'était borné à prêcher aux Juifs établis dans la cité, et il avait laissé sur place ses deux compagnons Aquila et Priscille, pour continuer l'œuvre qu'il avait à peine ébauchée. Un peu plus tard il revint et s'y installa pendant près de trois années, de l'an 55 à l'an 57. Naturellement il employa tout son zèle à convertir les gens du pays, et il y connut de magnifiques succès. De toutes parts, les Ephésiens accouraient pour l'entendre, et bon nombre d'entre eux crurent à son divin Maître. Son influence dépassa vite les murailles de la cité et s'étendit sur les contrées avoisinantes.

Les plus brillants espoirs étaient donc permis; mais le démon, jaloux de l'œuvre sainte qui s'accomplissait, ne tarda pas à essayer de l'entraver. Parmi ses nombreux monuments, la ville d'Ephèse en possédait un dont elle était particulièrement fière et qui lui valait une renommée sans égale : c'était le fameux temple de Diane, que l'on considérait comme l'une des sept merveilles du monde. Ce sanctuaire païen attirait une foule de visiteurs, qui faisaient prospérer le commerce local ; et notamment la corporation des orfèvres tirait de larges bénéfices des reproductions en miniature de l'édifice ou de la statue de Diane, qui se vendaient à un grand nombre d'exemplaires. Naturellement l'annonce du Christ ne pouvait plaire à tous ces marchands, qui voyaient bien que la propagation du christianisme allait réduire leurs revenus en jetant le discrédit sur le temple. Un certain mécontentement se fit donc jour et il fut habilement exploité par un joaillier nommé Démétrius. Celui-ci parvint à soulever une émeute si violente que S. Paul, pour éviter les pires malheurs, se vit contraint d'abandonner précipitamment la ville.

Il devait y revenir plus tard, après son premier emprisonnement à Rome. Mais il ne voulut pas attendre cette échéance lointaine pour donner à ses disciples d'Ephèse les encouragements dont ils avaient besoin pour conserver leur religion au milieu de l'hostilité des païens et dans une ambiance saturée de corruption. C'est pourquoi il saisit la première occasion qui se présenta à lui pour leur écrire.

Précisément, alors qu'il se trouvait dans la capitale de l'Empire, des nouvelles lui parvinrent, probablement par des amis sûrs. L'Apôtre s'empressa d'en prendre acte et motiva ainsi son épître sur la joie qu'il avait à féliciter ses enfants d'Ephèse pour leur fidélité et leur charité. Mais il se garda bien de se borner à ces congratulations platoniques. Les comptes-rendus qu'on lui avait faits lui avaient appris que la chrétienté éphésienne était menacée d'un péril pire que les persécutions extérieures déjà subies. D'une part les judaïsants, qui voulaient maintenir les lois mosaïques ; d'autre part les sophistes de Grèce et d'Asie Mineure, qui répandaient des thèses annonciatrices du gnosticisme, risquaient de pervertir la foi des croyants sincères. Il était donc de toute urgence de maintenir les vrais principes, de rappeler les règles morales essentielles, afin de prémunir les fidèles contre les tentations prochaines.

Paul s'y employa avec son ardeur et son éloquence habituelles. En quelques pages, peu nombreuses, mais chargées de sens, il condensa toute une doctrine lumineuse et sûre, tout en ranimant la ferveur de ses fils.

II

Ainsi replacée dans le cadre qui occasionna sa publication, la thèse de S. Paul prend sa pleine signification. Elle diffère beaucoup de celles développées dans les Epîtres que nous avons déjà examinées.

Le ton, d'abord, est tout différent, car il ne s'agit plus, comme lorsque l'Apôtre écrivait aux Corinthiens, d'admonester et de reprendre : il suffit de mettre en garde des enfants restés fidèles contre des périls qui les menacent. Il faudra donc faire régner dans la lettre une atmosphère de confiance, d'intimité, et cette allure quasi familiale va jusqu'à ce point que l'auteur néglige parfois les règles de la composition littéraire, comme on le ferait dans une conversation autour du foyer.

Quant au corps de doctrine développé, il pourrait facilement servir de base à un traité sur l'Eglise. Les Ephésiens, en effet, vont se trouver en butte aux suggestions des ennemis qui tâcheront de les détourner de la souveraine unité catholique pour les entraîner dans des sectes dissidentes. Le meilleur moyen de les maintenir dans la vérité de la foi, n'est-il pas de leur exposer les principes de cette union qui groupe tous les frères de Jésus dans l'obéissance aux ordres suprêmes de Dieu ?

S. Paul s'y emploie pendant toute la première moitié de sa lettre. Sitôt achevées les salutations usuelles, il souligne que, dès avant la création du monde, le Seigneur a élu des âmes destinées à « devenir saintes et irréprochables devant lui. » Voilà, d'avance, constitué le noyau du christianisme futur. Cette prédestination lointaine s'est ensuite réalisée lors du passage de Jésus en ce monde. C'est au Messie que nous devons la rédemption qu'il a opérée au prix de son sang, la rémission des péchés qui se renouvellent, hélas ! sans cesse, et les trésors surabondants des grâces qui nous permettent d'effectuer notre salut.

Mais le Sauveur ne nous a pas uniquement choisis pour nous-mêmes. Nous devons servir à la louange de sa gloire, nous qui avons déjà espéré en lui. Ainsi donc la foi en Notre-Seigneur, et la confiance que nous avons en ses paroles, nous amènent à son amour. Cet ensemble des trois vertus essentielles forme le fondement inébranlable sur lequel s'appuiera l'Eglise sainte. Au reste, Dieu ne nous demande pas une crédulité plus ou moins aveugle. Bien au contraire, il daigne nous fournir des preuves qui assureront notre assentiment, et entre toutes, cette démonstration suprême qu'est la résurrection glorieuse de N.-S. Jésus-Christ.

Nous devons d'autant plus de gratitude à la Providence qui a ainsi merveilleusement disposé toutes choses, que la bonté de Dieu s'est manifestée non seulement sur de simples créatures, mais sur de véritables révoltés, sur des hommes qui vivaient dans le péché, selon le déplorable esprit du monde. Nos actes passés ne méritaient que la colère et la vengeance. Mais Dieu est riche en miséricorde, à cause de l'affection extrême qu'il nous porte. Aussi nous a-t-il comblés de grâces, si bien que nous sommes forcés de reconnaître que notre sanctification n'est